

Mon écrivain préféré

Marie Desplechin

par Sophie Chérier

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© 2005, l'école des loisirs, Paris
Imprimé en France par

Pour Thierry Corréard

Cuisine

Sur la petite table de la toute petite cuisine du grand appartement, un ordinateur portable voisine avec une bouilloire et une pile de ces cafés-filtres en plastique marron au charme exclusivement ferroviaire en France mais qui sont en vente libre en Belgique, et Marie revient justement d'un séjour en Belgique. Au mur de la cuisine, à côté d'un autocollant « I love RBX » – pour Roubaix –, est punaisé ce petit poème :

*Enquête n° 3
La force de qui,
La force de quoi
Rêvez-vous d'avoir ?
Et c'est pour quoi faire ?*

Il est tiré du recueil *Avec* d'Eugène Guillevic et il a été offert à Marie par Annie, rencontrée à la librairie Mollat à Bordeaux, « à un moment où ça tombait assez bien pour moi », dit-elle.

Élie, neuf ans dans quelques jours, vient demander à sa mère de lui imprimer vingt-deux invitations pour la

fête d'anniversaire qu'il compte organiser. « Vingt-deux, tu es sûr ? » Lucie, dix-neuf ans, vient demander à sa mère ce qu'elle pense de son changement de don du World Wildlife Fund à Care Aid « parce que, après tout, ce sont tes sous, à la base ». Louis, vingt et un ans, vient demander à sa mère ce qu'il pourrait bien aller voir cet après-midi au cinéma, un film d'horreur, par exemple, et Marie se lance dans un éloge du *Cauchemar de Darwin*, ce documentaire qui décrit par le menu la destruction de l'écosystème du lac Victoria, en Tanzanie, par l'élevage intensif de perches du Nil, avec construction d'usines de conditionnement, prolétarianisation de la population et prostitution des femmes à la clé. Louis prend une mine consternée et dubitative, et sa mère commente : « Ben si ÇA c'est pas un film d'épouvante... ! » François vient s'asseoir sur un tabouret et boire un café avant de partir à son travail. Il est monteur de films, c'est-à-dire remonteur de moral de metteurs en scène. Marie lui a demandé de me raconter des horreurs sur elle pour la brochure, de dire qu'elle a un long nez et du poil aux yeux, mais il a beaucoup de mal à se moquer et il ne voit pas l'intérêt : il l'aime. Le téléphone sonne, c'est le Bureau du livre français de Francfort qui invite Marie à la foire de Leipzig, un autre téléphone sonne, ce sont les Éditions du Seuil qui projettent un voyage à Marseille pour la promotion de *La Vie sauve*, le livre écrit avec Lydie Violet. Corail, la maman de François venue jouer avec son petit-fils, cherche partout un poinçon pour figoler une maquette de bateau. Le premier téléphone re-sonne, c'est Boris, de Radio-Libertaire, qui prépare un entre-

tien sur *Séraphine* et le recueil d'histoires d'amour écrit pour la bibliothèque de Bobigny. Marie rajoute des herbes dans une salade, découpe un poulet, un kilo de champignons, des carottes et des oignons et flanque le tout dans une cocotte pour ce midi, vérifie que tout est prêt pour ce soir, une soupe de potiron, des gâteaux de semoule, tout en me jetant un regard lucide : « En fait, on va être embêtées tout le temps, est-ce que ça te fait du matériau, si on est embêtées tout le temps ? »

Famille

Mado et Robert Desplechin donnent naissance à Marie le 7 janvier 1959, à Roubaix. Elle sera l'aînée de quatre enfants qui vont naître en l'espace de quatre ans : Arnaud, puis les jumeaux Raphaëlle et Fabrice. Et de vingt-deux cousins germains.

Anne, la cousine la plus proche par l'âge, se souvient d'une enfance passée en bande. Les cousins, tous voisins, se retrouvent le jeudi pour jouer dans la cave pleine de recoins de la maison, y animer des ateliers artistiques (colliers de nouilles et tableaux de lentilles...), y construire des cabanes, mais aussi y faire énormément de bêtises, allumer un feu de camp à côté de la chaudière... La fumée sortant par le soupirail finit par les dénoncer. Une autre fois, pour rendre visite à leur jeune tante Zoé et à ses moutons César et Rosalie à Hem, village voisin de trois ou quatre kilomètres, les gamins montent une mini-randonnée en forme de fugue, avec goûters et baluchons. Ensemble, ils préparent le spectacle de Noël, et massacrent un lit ancien chez leur grand-mère en s'entraînant pour la pyramide vivante, ensemble ils fabriquent les cigarettes roulées qu'elle fume toute la jour-

née, et coupent les frites qu'elle leur sert dans des cornets de gros papier bleu, ensemble ils partent en vacances en Dordogne et font les quatre cents coups dans les vignes et les étables... Ensemble, ils se retrouvent pour des « cramunchos », ripailles improvisées d'après-messe du dimanche où chaque famille apporte ce qu'elle a et partage tout. Ces joyeux banquets réels sont les inspirateurs, sans doute, des tablées géantes que Marie aura tant de bonheur à décrire dans ses romans fantastiques, *Le Monde de Joseph* ou *Élie et Sam*.

Raphaëlle, sa sœur, décrit la maison grande ouverte, pleine de livres, de fauteuils de velours, de rideaux et de conversations. Les albums anciens et les éditions originales tapissent les murs jusqu'au plafond. Robert lit *Ubu roi* d'Alfred Jarry à ses enfants en guise d'histoire du soir. La vie de famille est un patchwork, un melting-pot, un roman, et la mémoire vive d'ancêtres disparates, travailleurs, contestataires, lettrés, à l'occasion fumeurs d'opium, auteurs de livrets d'opéra, de poèmes ou de chansons. Des adultes de tous horizons, toutes professions et classes confondues viennent parler littérature ou politique, évoquer leurs souvenirs ou raconter leurs malheurs. Certains, parmi ces originaux hauts en couleur, deviendront des personnages des livres de Marie, tels l'irrésistible tante Rosaimée dans *J'envie ceux qui sont dans ton cœur*, surnommée Tante Zique parce qu'elle joue du violon, du banjo et du jazzoflûte, toujours accompagnée de son chien Monsieur Poupogne, ou Jean Neveux, cousin de Robert, le héros de *Tu seras un homme, mon neveu*. Il offre des lance-pierre aux enfants à condition qu'ils balancent des cailloux

dans les fenêtres des voisins... Lui-même se flatte d'avoir de l'expérience, il a été chassé autrefois du collège après avoir flanqué un piano par la fenêtre. Devenu grand, il n'a pas fondamentalement changé, il offre un bouc à sa femme pour son anniversaire... Les enfants sont mêlés à tout, ont toujours le droit d'être là, accompagnent les parents aux manifs, aux réunions politiques du PSU de Michel Rocard, au procès des Houillères à Liévin, et se retrouvent dans l'ascenseur avec Sartre et Beauvoir... Quand ils ont de bonnes notes, la récompense est de partir au bord de la nuit avec les militants, un chargement de colle Perfax et des rouleaux d'affiches à placarder sur les murs de la ville. Quand les notes sont mauvaises, les parents ne prennent pas les choses au tragique, même s'il est hors de question que les enfants ne réussissent pas dans la vie. « Vous n'aurez pas d'héritage, disent-ils. Mais vous ferez des études. » À table, on parle beaucoup. Et quand Marie, à l'adolescence, se tourne vers le Parti communiste, son père l'interroge chaque soir, au dîner, sans pitié, sur les crimes de Staline... Bref, on rit. On rit de tout, on rit énormément.

Il arrive que l'on pleure aussi, et les malheurs qui ont frappé la famille forment autant de récits propres à alimenter une version noire de la légende familiale. Dans la tribu, on n'en a jamais fini de raconter son histoire, et on se serre les coudes.

Marie observe, écoute. Sa grand-mère lui répète qu'elle a, elle, une chance folle : « Elle me disait qu'il fallait que je fasse bien attention d'être très gentille avec mon père, ma mère, mon autre grand-mère, mes tantes,

mes cousins qui avaient tellement souffert. En comparaison, j'étais à un point culminant de bonheur : j'avais mes deux parents, tous mes frères et sœur, je n'étais ni moche ni malade, et pas encore veuve ni stérile. J'avais l'injonction d'écouter les malheurs des autres, et de rendre un peu de ce bonheur divin qui ruisselait sur moi. »

Entre dix et treize ans, Marie devient insomniaque. Elle a peur tout le temps. Peur des monstres, des voleurs, des fantômes, peur de tout et de la mort, qui frappe sans prévenir. La nuit, elle va s'asseoir au pied du lit de ses petits frères et sœur, pour les veiller. Elle résiste au sommeil, dans sa chambre au-dessus de la cuisine qu'on appelle la chambre marteau, pas parce qu'on y devient dingue mais parce qu'elle a la forme d'une tête de marteau. En attendant le matin, ou à défaut le sommeil, Marie lit. Elle sait lire depuis qu'elle a quatre ans. Elle a appris avec sa grand-tante, Thérèse, institutrice à la retraite. Comme elle a beaucoup de temps à passer, elle lit beaucoup, facilement un livre par jour. Elle lit vite, elle oublie, elle relit. Des magazines, des journaux, des manuels scolaires, des livres piochés au hasard dans les bibliothèques, familiales ou municipale, ou les greniers. La lecture l'occupe, et d'une certaine façon la protège. Elle se met à écrire, des lettres où elle explique le plus sincèrement du monde l'angoisse qui l'étreint, puis, plus tard, des nouvelles fantastiques. On lui a seriné pendant toute son enfance les vertus de la littérature. Voilà qu'elle les applique, comme des cataplasmes.

École

« Quand on a appris à lire tôt, on s'ennuie beaucoup à l'école. On attend que les autres aient fini d'apprendre à leur tour, ce qui demande des années. On a lu les manuels de lecture et d'histoire la première semaine de la rentrée. Le reste de l'année, on passe le temps à regarder par la fenêtre, à penser à autre chose, à compter les secondes. Au bout du compte, on se fait repérer, et on est punie. On recopie, le soir, la page de lecture, cinq fois, dix fois. Ça vous apprendra à savoir lire.

Je garde de l'école primaire le souvenir d'avoir attendu, des minutes, des heures, des journées, attendu que la cloche sonne et que ce soit fini. Il y a eu des années un peu meilleures et des années un peu pires. La pire était l'année de CE2, qui s'appelait la neuvième à l'époque. J'étais dans la classe de madame Debrabandère.

Madame Debrabandère crie beaucoup et souvent. Il arrive que sa voisine, mademoiselle Dieu, vienne frapper à la porte de sa classe, lui demande de sortir dans le couloir et lui propose de prendre ses cachets. À

l'intérieur de la classe, on souffle. Les journées avec madame Debrabandère sont fatigantes. Elle a une manière bien à elle de rendre les cahiers, après les « compositions ». Toute la classe s'aligne sur un rang et défile devant son bureau. Aux notes insuffisantes, ou aux élèves qui ne répondent pas assez poliment, elle balance le cahier au bout de la classe en criant : "Va chercher, Mirza !" Et Mirza s'exécute. Pour expliquer l'agrumes, et son écorce gorgée d'essences, elle installe une élève sur l'estrade, garde son œil ouvert entre deux doigts et presse l'écorce. Nous avons la preuve scientifique que c'est désagréable. Pire, elle a pris dans la classe une souffre-douleur, une fille paisible au visage rond qu'elle a baptisée « Face de lune », à laquelle il lui arrive de donner une fessée déculottée, devant toute la classe. Ce serait plus supportable si nous devions y passer l'une après l'autre. Mais non, c'est toujours cette pauvre Face de lune qui s'y colle, et nous sommes toutes coupables de son humiliation. À moi, elle enlève systématiquement quatre points sur mes compositions, parce que j'ai de bons résultats sans travailler assez. Si bien que je ne suis jamais première. Ce dont je prends vite l'habitude, et pour toujours.

Les mœurs sont dures à l'époque, et les parents n'auraient pas l'idée de se plaindre. Il faut supporter les maîtresses, c'est la vie. Quant à la directrice, elle est de leur côté. Et elle confisque, à la récréation, les billes que j'ai apportées de chez moi pour me changer de la marelle et de l'élastique. Les billes ne sont pas pour les filles. Avant 1968, les écoles ne sont pas encore mixtes, les jeux non plus.

Aussi, quand, à la rentrée des classes, les petites filles du CM2 assemblées dans la cour se voient attribuer une maîtresse inconnue, nouvelle dans l'établissement, c'est la panique. Les deux autres maîtresses de CM2 sont des peaux de vache, mais on le sait. Que dissimule cette grosse dame qui porte un chignon ?

Il suffira d'une matinée pour le savoir : la bonté, et la révolution. Madame Bignon commence par briser l'alignement des tables, on travaillera par groupes, à quatre. Elle annonce qu'elle ne donnera, de l'année, ni notes, ni classement, ni travail le soir. Il n'y aura pas de distribution des prix en juin, toutes recevront un petit livre d'art, chacune choisira son peintre. Pour moi, ce sera Miró. L'année de CM2 voit se succéder les projets et les réalisations, un livre sur l'histoire industrielle de Roubaix, une maquette de poupées fabriquées et habillées par les élèves à la mode médiévale, une exposition, des photos... On fait de la gym presque chaque jour dans la cour. Et le vendredi, madame Bignon allume la radio et cherche une fréquence. C'est la leçon de chant. On chante. Je me souviens de ma chanson préférée, elle disait : je sens mon cœur qui bat, qui bat, je ne sais pas pourquoi...

Les petites filles ont l'impression de ne jamais travailler. Mais elles travaillent tout le temps. Dans les autres classes, on se moque : "Vous serez les dernières en sixième, vous n'apprenez rien..." Évidemment, ce sera tout l'inverse. En sixième, elles ont appris à travailler seules. Elles se débrouillent très bien.

Je suis si bien que je ne veux plus sortir dans la cour pour la récréation. Je me lance dans un travail de bro-

derie et demande à rester en classe, à côté de la maîtresse, pour l'avancer. Permission accordée.

Il suffit d'une année pour se réconcilier avec l'apprentissage, une année pour apprendre à travailler, et aimer ça. Ce sera cette année-là, par la grâce et l'intelligence d'une dame douce et ronde qui porte un chignon. Madame Bignon. »

Choc

À quinze ans, Marie tombe par hasard, dans une revue catholique, sur un texte de Rainer Maria Rilke, une prière, un extrait du *Livre de la pauvreté et de la mort*.

« J'ai éprouvé une sorte de sidération, dit-elle. Il s'est imprimé dans ma mémoire. » Plus tard, dans un train, elle bavarde avec un inconnu. Rien d'étonnant, nous sommes en pleine époque baba, les gens se parlent. Obnubilée par ce texte dont la version intégrale est introuvable, elle l'évoque, le cite. Le passager et elle devisent pendant trois heures, échantent leurs adresses. Quelques jours après, elle reçoit un petit paquet plat. C'est un exemplaire du *Livre de la pauvreté et de la mort* dans la traduction sublime d'Arthur Adamov, tiré à 950 exemplaires dans la collection « Fontaine » par les éditions Edmond Charlot à Alger en 1940 et recouvert de papier cristal. L'homme du train a cherché et trouvé l'introuvable. Et, puisque la réédition de ce texte par Actes Sud en 1982 est à ce jour épuisée, en voici l'extrait découvert par Marie et qui, dit-elle, est d'un tel usage qu'il devrait figurer dans toutes les

ordonnances de soins aux désespérés et autres déshérités que nous sommes tous, à nos heures...

*Fais, Seigneur, qu'un homme soit saint et grand
et donne-lui une nuit profonde, infinie,
où il ira plus loin qu'on ait jamais été ;
donne-lui une nuit où tout s'épanouisse,
et que cette nuit soit odorante comme des glycines,
et légère comme le souffle des vents,
et joyeuse comme Josaphat.*

*Fais qu'il parvienne enfin à la maturité,
qu'il soit si vaste que l'univers suffise à le vêtir ;
et permets-lui d'être aussi seul qu'une étoile
pour qu'aucun regard ne vienne le surprendre
à l'heure où son visage change, bouleversé.*

*Fais que le temps de son enfance ressuscite dans son cœur ;
ouvre-lui de nouveau le monde des merveilles
de ses premières années pleines de pressentiments.*

*Fais qu'il lui soit permis de veiller jusqu'à l'heure
où il enfantera sa propre mort,
plein d'échos comme un grand jardin
ou comme un voyageur qui revient de très loin...*

L'homme du train et Marie se sont un peu écrit par la suite puis perdus de vue. Le livre, lui, est toujours à portée de son regard, et, au plus fort du vivifiant fouillis de sa bibliothèque, elle ne met pas plus de

trente secondes, montre en main, à le brandir comme un talisman, à le produire comme une preuve, à reprendre des forces en le touchant, comme un nécessaire climat natal.

Insolence

« L'élève Marie Desplechin a mérité les prix de lecture, de calcul et de docilité. »

Vous avez bien lu. Et de docilité. Mais sachez que le jour où ces mots sont tracés à la plume sur un bulletin de l'externat Sainte-Marie de Roubaix, le 26 juin 1964, Marie a cinq ans et demi. Dix ans plus tard, les choses ont un peu changé.

Quand on demande à Laurence Lefèvre, qui la connaît depuis plus de trente ans, de dire en deux mots comment était Marie à l'adolescence, elle répond : pareille qu'aujourd'hui. Insolente.

Les deux filles se rencontrent au lycée Baudelaire à Roubaix. « Au début, on était dans des classes différentes, à cause des langues, mais on avait entendu parler l'une de l'autre, se souvient Laurence. Les bons élèves sont toujours un peu isolés alors, quand à la rentrée de quatrième on s'est retrouvées dans la même classe, on a dû se dire mutuellement : celle-là, au moins, elle va pas me saouler avec sa jalousie, et on s'est mises ensemble. J'aimais bien sa famille, elle aimait bien la mienne. Jusqu'à la terminale, ç'a été une grande

époque. » « Les meilleures années de ma vie », confirme Marie.

Les amies ont la chance de rencontrer des profs qu'on n'oublie pas, de madame Reboul qui lit Proust à haute voix, en arpentant son estrade et en riant toute seule, à mademoiselle Lenne, qui, en troisième, propose comme sujet : « Comparaison du thème de la mère dans *L'Arrache-cœur* de Boris Vian et *Vipère au poing* d'Hervé Bazin ». Mademoiselle Lenne (« dont nous sommes toutes amoureuses à des degrés divers », écrit Marie dans *Traversée du Nord*) emmène ses classes en voyage, encourage les projets d'écriture, s'amuse de ses élèves dont elle conserve, des années après, les photos qu'elle a prises. Le lycée, à l'époque, c'est tout le lycée et beaucoup plus que le lycée. On y apprend sans avoir l'impression de travailler, on y fait beaucoup de politique, on y anime un ciné-club. Et quand on en sort, c'est pour se retrouver chez l'une ou l'autre, bavarder tard dans la nuit, préparer des affiches, et pour finir mettre un matelas au sol. Aussi, quand le bac arrive, c'est la consternation. On révise un peu, on fait des fêtes tous les soirs. Il va falloir se séparer. Tout le monde soupçonne que l'avenir sera moins drôle que le présent.

L'époque est à l'émulation et à la créativité tous azimuts. Robert Desplechin, dans sa période bouddhiste, a installé chez lui un petit autel des ancêtres où figure André Breton. Les surréalistes sont ses idoles. Il les fait découvrir aux filles. « À quinze ans, l'histoire du surréalisme est irrésistible. Tous ces types jeunes et beaux, qui font des fêtes et des révolutions... on n'a pas de mal à s'identifier. Et leurs travaux faisaient une source

d'activités continues, les jeux littéraires, les hasards objectifs, le culte de l'amour, la pratique des rêves, la passion de la politique, le goût du scandale, la curiosité des objets... » se souvient Marie. La bande de filles rend hommage aux grands ancêtres à travers un exposé fleuve de neuf heures, et met en œuvre tracts littéraires et grèves poétiques.

Elles apprennent l'anglais avec l'album des Beatles *Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band*, l'histoire et la philosophie en suivant les cours de Lutte ouvrière, deviennent présidentes des élèves, jouent les garçons aux dés, et c'est à qui retient le plus vite par cœur *La Chanson du mal-aimé* de Guillaume Apollinaire (cinquante-neuf strophes, si le cœur vous en dit – « J'ai recommencé l'été dernier » note Marie en passant).

C'est la première bande. Laurence, Laurence, Lise, Françoise, Cécile... Autant de caractères auxquels il faudrait bien consacrer un livre, un jour. L'autre Laurence de la bande, Laurence Millescamps, « la plus brillante d'entre nous, celle qui ne voulait pas faire d'études », vient de Tourcoing au lycée en stop, avec dans son panier d'osier un litre de lait, un fromage, *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et son tricot. Après un tour d'Afrique en vélo et quelques péripéties, elle passe une petite annonce dans le *Los Angeles Time* pour devenir jeune fille au pair. Elle ne parle pas un mot de la langue qu'elle a refusé d'étudier au lycée, au motif que l'anglais était trop commun. Arrivée en Californie, elle rencontre et épouse un scénariste qui lui donne une fille, quelques millions de dollars et une maison sur la plage à Santa Barbara...

« On avait treize ans, continue Laurence Lefèvre, quand on a fait à deux un journal, genre *Voici*, dans lequel on se moquait de tous nos petits camarades, et des garçons en particulier. On l'écrivait à la main et, comme c'était très long, il y en avait très peu d'exemplaires, on était vite en rupture de stock. Les amateurs devaient se charger de le recopier eux-mêmes. Pour se venger, les garçons ont fait à leur tour un journal. Mais, comme le leur était idiot, tapé à la machine et photocopié, il nous a valu à tous un conseil de classe ! Marie avait un culot ! Elle avait un petit air, elle répondait aux profs, moi je n'osais pas, j'étais plus faux cul. Ce qui m'a le plus fascinée, c'est sa rédaction en classe de sciences nat. Sujet : Démontrez que le chêne est parfaitement adapté à la vie terrestre. Je me souviens encore par cœur de son début :

“ À première vue, le chêne semble particulièrement adapté à la vie aquatique. Il n'en est rien.” Etc. Ça, pour la fan d'Alphonse Allais et de Gotlib que je suis, c'était génial, c'était la *Rubrique à brac en live* ! À l'époque, des “écrivains préférés”, j'en avais deux : elle et Alphonse Allais. Trente ans après, rien n'a changé. »

Paris

Paris, comme beaucoup d'enfants nés et élevés en province, Marie n'y avait passé que trois jours, petite, pour visiter la tour Eiffel. Elle y est revenue, quelquefois, à l'adolescence, n'y est jamais restée plus de quarante-huit heures. Autant dire qu'elle n'en connaît rien. Mais quand elle obtient, en hypokhâgne, des résultats assez brillants pour continuer ses études dans un grand lycée de la capitale, elle décide de partir. Elle est la première de la famille et de sa bande d'amis à s'exiler. C'est le début de la crise économique dans le Nord et, par la suite, beaucoup partiront. Elle choisit le lycée Henri IV pour son nom : « C'était le plus beau. » Mais surtout, elle est amoureuse d'un garçon rencontré quelques étés plus tôt et qui deviendra, après quelques rebondissements, le père de ses enfants Louis et Lucie. Paris, d'abord, c'est lui.

Aucun parent ne vient la voir. Elle ne connaît personne. Vit au fin fond de Sèvres, s'épuise en trajets. Entre le quant-à-soi parisien et la chaleur bonhomme du Nord, le contraste est rude. Elle qui a commencé le grec après le bac passe une licence de lettres classiques,

option français médiéval, « c'est-à-dire des matières qui me demandaient un effort considérable. Si j'avais pris lettres modernes ou histoire, les choses auraient été plus faciles et je serais sans doute prof à l'heure qu'il est. Ce qui me plairait beaucoup, s'il était possible d'enseigner juste trois ans dans sa vie ». En maîtrise, son professeur, l'érudit et enthousiasmant Charles Méla, lui déconseille les concours de l'enseignement. Au début des années quatre-vingt, les postes sont pourvus, l'Éducation nationale ne recrute pas. Il faut bien se trouver un métier. Comme elle habite Paris, elle passe le concours d'entrée au Centre de formation des journalistes. « Tous les candidats me paraissaient brillants, savants, chics, parisiens... En comparaison, j'avais l'impression d'avoir des sabots aux pieds, avec de la paille dedans. J'étais tellement sûre d'avoir échoué que je n'ai même pas ouvert le courrier qui m'annonçait l'admission. Il a fallu qu'ils me téléphonent le jour de la rentrée pour me dire : "Eh ben alors ? On vous attend..." »

Les enseignants ne font pas de cadeaux. La vie sociale est réduite. La première année est aride. Voire sinistre. C'est au cours de l'été, alors qu'elles font un stage à la *Voix du Nord*, que Marie découvre Marie-Ange, la Bordelaise, à côté de laquelle elle a pourtant passé un an à Paris. Marie-Ange écrit la nuit ses papiers pour le lendemain matin, passe son permis moto, coupe ses cheveux à ras, achète une veste de coton kaki aux poches de plastique vert fluo, dort sur la plage dans les clubs Mickey, semble n'avoir peur de rien ni de personne... De retour à Paris, les deux filles s'installent avec quatre amis dans un appartement rue de Montreuil.

L'immeuble est plein de connaissances. L'automne peut arriver, et la deuxième année du CFJ commencer. « Cette année-là, Paris a cessé d'être une ville hostile et incompréhensible, dit Marie. J'avais trouvé une place. »

Nord

Les Côtes-du-Nord ont été rebaptisées Côtes-d'Armor, ce qui n'aboutit qu'à une sottise tautologie, *armor*, en langue bretonne, signifiant précisément « côte », et il est maintenant question d'en faire autant avec le département d'Ille-et-Vilaine, alors pourquoi la Creuse ne s'appellerait-elle pas un jour, au point où l'on en est, la Remplice, sous prétexte que les touristes préfèrent ?

Mais qu'on se le dise chez les édiles, aménageurs de territoire et autres rectificateurs de dénominations historiques : ne touchez pas au Nord, Messieurs. Si vous le faites, Marie Desplechin dira « Brin ! » (pour merde, en picard), prendra la plume et la tête de l'insurrection, et il vous en cuira. Et comment l'appeler autrement d'ailleurs ? Le Très-Haut ? C'est déjà pris.

« On ne peut pas connaître Marie depuis cinq minutes sans savoir qu'elle est du Nord et sans avoir envie d'y filer aussitôt avec elle, témoigne Caroline, son amie de la deuxième bande, rencontrée grâce à Marie-Ange. Il faut voir les petites étoiles dans ses yeux quand elle parle de Koksijde (qui doit être un endroit très moche !) », « Moi, la bourgeoise en prove-

nance directe de la fac de Bordeaux, elle m'a fait passer des nuits entières à boire de la bière et à manger des frites, découvrir les dancings sur les plages belges et les orgues de barbarie, louer des appart' sur la mer du Nord, là où les Parisiens ne vont jamais ! » poursuit Marie-Ange.

Le Nord est une fraîcheur, des odeurs, une histoire, des fabriques et des métiers, un parler, des traditions de fêtes à tout casser, mais c'est surtout une façon de vivre. « Je ne suis pas d'un sang, je suis d'une matière. dit Marie. La brique. Solide et rouge. Celle des maisons, toutes pareilles dans les rues des villes, dont la douce chaleur ne se conserve et ne se renouvelle que parce qu'on sait y ouvrir sa porte en grand et se laisser traverser. Le héros solitaire d'une des nouvelles du recueil *Un pas de plus* « se dit que, là où il était né, un jeune homme qui pleure, on l'invite à dîner en famille. Mais il se souvint qu'il était à Paris, où les gens sont occupés ».

Le Nord, Marie l'emporte et le rencontre partout où elle passe, du fin fond des Pyrénées au bout du bout du Proche-Orient. Partout il se trouve un « pays » pour s'exclamer au sommet d'un pic ou au pied d'un minaret, en voyant sa blondeur ou en entendant une de ses expressions, comme « ce bracelet, je l'ai eu à ma sœur » (pour dire : ma sœur me l'a offert) : « Ti ch'te conno, t'es d'min coin ! » et jubiler en évoquant les sketches de *Dany Boon as'baraque ach'Nord*. « Je n'adore pas les mondanités, mais il y en a une qui me plairait vraiment, c'est manger un jour des frites avec Dany Boon ! » avoue Marie. À bon entendeur.

Elle a consacré à ses racines chéries, dans la collection « La France vagabonde » de la revue *National Geographic*, un texte érudit, caustique et chaleureux, *Traversée du Nord*, qu'on lit comme on feuilletterait l'album de photos et de recettes de cuisine d'une famille heureuse, en regrettant de ne pas en être, en ayant conscience de toucher du doigt une certaine idée de la fraternité.

« Attachante, pleine de caractère et scarifiée par le passé. » Ce pourrait être un portrait lapidaire de Marie. Mais non, c'est ce qu'elle écrit de la ville d'Arras, chef-lieu du Pas-de-Calais, dans *Le Sac à main*. Et d'ailleurs, ça n'empêche pas.



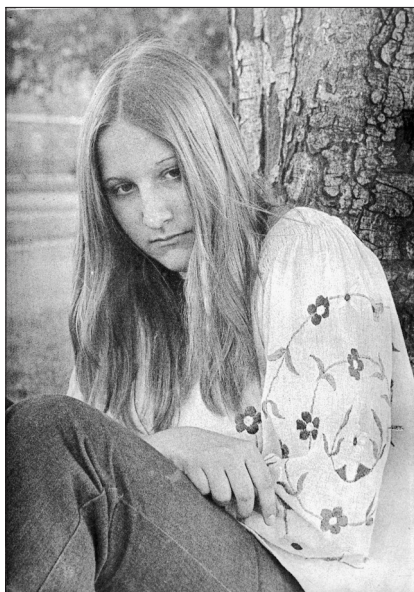
Marie en vacances en Belgique



Premier stage, première année du CFJ, Blois

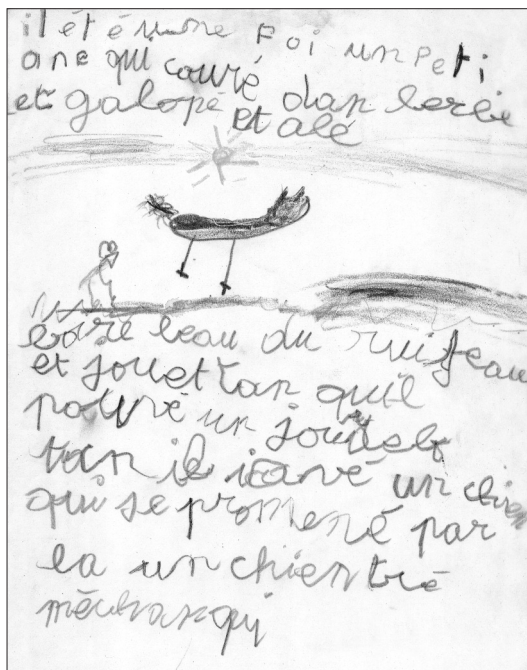


Les colocataires, 37 rue de Montreuil,
deuxième année du CFJ, l'époque du ska



Laurence Lefèvre et Marie
à 15 ans, photos prises par
Laurence Millescamp





Le petitane et dotre conte,
mon premié livre dor,
Marie, cinq ans et demi, été 1964

Avez-vous respiré les accacias en fleurs,
Vous êtes vous grisé des divines senteurs
De ces grands arbres séculaires ?
Avez-vous sommeillé, pour calmer vos douleurs
Pour oublier vos maux, vos croix et vos malheurs
Sous leur feuillage aux grappes claires ?

∴

Ce tède et doux parfum, comme il est apaisant ;
J'aime à le respirer longtemps et lentement
Au milieu de mes sombres fièvres ;
Il amène en l'esprit le calme bienfaisant,
Le pardon et la paix au cœur toujours souffrant ;
Un goût de baiser sur les lèvres.

Thérèse SUBRENAT (1930)

(Poème de ma grand-mère)



Grand-tante Rosaimé et *Le Nappée*



Marie et Louis



Marie et Élie dans la cuisine, photo prise par Jeremy



Elina avec Élie

Écrivain

« C'était une évidence pour tout le monde, depuis toujours, la question ne se posait même pas, raconte sa sœur Raphaëlle (l'entremetteuse qui l'a présentée à Geneviève Brisac à l'époque où celle-ci lui commandait des traductions pour Gallimard), Marie allait écrire. Même s'il lui a fallu se tromper un peu d'aiguillage, mettre du temps à trouver son chemin. »

« Au début, je la voyais comme une petite louve, se souvient Geneviève. Un personnage un peu sauvage, quelqu'un de délié, qui remuait beaucoup, et se méfiait légèrement, s'étonnait qu'on l'aime. J'étais en train de lire *Le Grand Passage* de Cormac Mc Carthy quand je l'ai rencontrée, un roman dans lequel une louve joue un grand rôle, et je pensais très souvent à elle. »

Marie a rêvé d'être médecin psychiatre, physicienne, institutrice (« mais je n'aurais jamais pu lâcher les enfants maltraités chez eux à quatre heures et demie, je les aurais kidnappés »), plombière (ce qui aurait rassuré les femmes seules et ravi les hommes de toute condition), ou encore restauratrice (avec Marie-Ange). Utile. À une autre époque, quand c'était encore possible, elle aurait fait de la politique, note encore Geneviève Brisac.

Elle bricole tout ça avec ses textes : ses personnages soignent, écoutent, réparent, interviennent, en urgence et sur le long terme – c’est rien, ma p’tite dame, un joint neuf ici et il n’y paraîtra plus –, accueillent, nourrissent, inventent, transmettent. Avec ses histoires, elle refait le monde.

« Elle s’occupe de tout un tas de gens jusqu’à dix heures du soir, dit François, son mari. Ensuite elle dit : je viens me coucher. Et trois heures après, elle n’est toujours pas là. C’est qu’entre-temps elle est devenue écrivain. »

Un de ses professeurs, au CFJ, lui a dit un jour : « Votre problème à vous, c’est que vous n’avez jamais su, vous ne savez pas et vous ne saurez jamais écrire. »

À l’oral du concours d’entrée à ce même CFJ, à la question de la directrice : « Pourquoi voulez-vous faire ce métier ? » elle avait répondu : « Je voudrais passer la parole aux autres. »

Écrivain, oui, mais c’est pour quoi faire... comme le rappelle matin, midi et soir le petit poème de Guillevic affiché comme une devise, une injonction, sur le mur blanc cassé, comme une page, de la cuisine.

Pour parler d’amour aux enfants, leur dire qu’ils ne sont pas seuls à se poser de grandes questions, et les faire rire.

Pour proposer un coup de main, en passant, comme pour réaliser une recette de cuisine ou terminer un déménagement, à Malika Ferdjoukh en panne dans son dernier tome des *Quatre Sœurs*, un été de canicule, en rédigeant en une semaine la scène du musée Grévin.

Pour encourager Lydie Violet, son attachée de presse de *Sans moi* à L'Olivier, devenue une amie, à travailler en racontant dans *La Vie sauve* son expérience de malade condamnée à se faire balloter de service d'urgence en formulaire administratif. Parce que cette passion nouvelle « agrandit le présent » tout à coup et rend la vie meilleure.

Pour le plaisir d'écrire à quatre mains, ou à deux voix, pour lancer des pistes, pour donner des buts, pour incarner cette phrase du philosophe Paul Ricœur mise en épigraphe de *La Vie sauve*, sa devise « qui devrait être notre devise à tous » souligne Lydie : « Le plus court chemin de soi à soi, c'est l'autre. »

Elle ne s'est jamais fait remettre la médaille de chevalier des Arts et Lettres qu'un ministre de passage lui a décernée il y a belle lurette et dont le ruban est pourtant d'un agréable rayé vert blanc noir qui lui irait fort bien au teint. Le cirque social et la compétition démesurée de la vie littéraire l'embarrassent. Mais que, dans la petite maison de brique de la littérature jeunesse, Malika Ferdjoukh lui prête son bureau pour y travailler en paix, que Marie-Aude Murail l'avertisse des pourcentages de droits qui se pratiquent chez tel éditeur, et elle s'émerveille. C'est son idéal des rapports humains en général, professionnels en particulier : l'entraide.

Aux parents qui viennent la voir pour se plaindre : « Mes enfants n'aiment pas lire... », elle répond en éclatant de rire : « Je vous rassure, les miens non plus ! » Ce n'est pas faute d'avoir bercé leur âge tendre de lectures à haute voix des *Trois Mousquetaires*, *Île au Trésor* et autres *Tom Sawyer*... Mais ce qu'elle leur a vraiment transmis,

plus que l'amour des classiques, c'est le goût de la liberté, et un sens de la repartie que pourraient leur envier certains de ses personnages :

« Elle serait coiffeuse, j'aimerais lire, dit Lucie avec malice. Elle est écrivain et, si je lisais, elle serait satisfaite. Moi, ce que je veux, ce n'est pas la satisfaire, c'est l'impressionner. Alors je fais de la danse flamenco. »

XIX^e

« Je ne suis pas contre le monde nouveau, dit Marie. Mais je suis plantée dans l'ancien. Celui que j'ai connu dans mon enfance, encore lié au siècle précédent par les arbres, les routes, les maisons, les objets, a disparu avec la toute fin de l'industrialisation, dans les années soixante-soixante-dix. Quand je m'imagine une vie antérieure, je me vois bien en 1860 dans une maison en brique... »

« J'aurais voulu naître un siècle plus tôt, écrivait-elle dans une des nouvelles de *Trop sensibles*, au temps où les femmes avaient encore un prix et les hommes du sentiment. » Dix ans plus tard, elle situe à cette époque selon son cœur les aventures de Lucie dans *Satin grenadine* et de *Séraphine*. Elle s'était familiarisée, sur commande, avec le XIX^e siècle quand elle travaillait pour les éditions Textuel à la rédaction d'ouvrages sur la naissance du cinéma, les premières grandes banques ou les peintres impressionnistes. « J'écrivais des articles courts et de petits portraits pour lesquels il fallait réunir des tonnes de documentation. Je retournais à l'étude et j'adorais ça ! Je me rendais compte que l'image d'un siècle ennuyeux,

bourgeois et figé, était une idée reçue. Le dernier tiers du siècle est l'époque la plus excitante qu'on puisse imaginer. » Une époque de grands bouleversements scientifiques, techniques, politiques, sociaux, médicaux, artistiques, une époque où le progrès n'est pas un monstre qui pousse l'humanité droit dans le mur mais une lumière qui la guide et lui fait envie. Une époque où tant d'idées neuves, féminisme, anarchisme, socialisme bouillonnent et inspirent des initiatives enthousiasmantes comme celle de l'industriel Jean-Baptiste Godin, l'inventeur du poêle, le modèle philanthrope d'Achille, le frère de Lucie dans *Satin grenadine*: « À côté de son usine à Guise, dans l'Aisne, il avait fait construire une cité ouvrière, le Familistère ou Palais social, qui logeait quinze cents personnes auxquelles il voulait apporter "les équivalents de la richesse". Son idée était qu'il suffisait de libérer l'homme de ses problèmes matériels pour enrichir sa vie intellectuelle et le rendre meilleur. Il envisageait l'autogestion et, à sa mort, en 1888, il avait légué tous ses biens à ses ouvriers... »

Oui, le XIX^e siècle, c'est aussi l'époque où les classes sociales, si elles sont souvent exploitées les unes par les autres, voisinent volontiers et tissent des alliances en travaillant côte à côte et en vivant sous le même toit. « Autant je suis d'un féminisme sans faille sur toutes les questions de droits, de salaires, d'égalité des chances, d'études, autant ça m'aurait plu d'être une maîtresse de maison bourgeoise, à la tête de cette petite entreprise familiale dont la gestion est un boulot énorme et représente une vraie fonction économique ! Voilà : j'aurais aimé être George Sand à Nohant. »

« Selon moi, écrit celle-ci dans son *Histoire de ma vie*, dans une famille bien entendue et bien réglée, il n'y a ni maîtres ni valets, et je voudrais qu'on effaçât de la langue ces vilains mots qui n'ont plus de sens que dans le préjugé.(...) Se charger du soin d'un ménage, de la salubrité et de la propreté d'une maison, de la confection des aliments communs, de l'entretien d'un jardin ou d'une écurie, c'est travailler, fonctionner, ce n'est pas servir. » L'une des arrière-grands-mères de Marie détournait sa bonne de son ouvrage pour jouer des heures aux cartes avec elle...

George Sand, oui, mais réconciliée avec Louise Michel. Elle mène une vie bien remplie : elle travaille à ses livres, à ses articles, à ses lettres. Elle écrit en quatre jours un roman inoubliable, puis met vingt ans à en faire un autre. Elle donne aux nécessiteux ce qu'ils nécessitent, aux méritants ce qu'ils méritent, on l'appelle « la bonne dame ». Elle joue pendant des heures avec ses enfants, après les avoir aidés à construire un théâtre de marionnettes dans une des plus belles pièces de la maison, et à confectionner pour lui décors et costumes. Elle correspond avec quelques contemporains illustres qui lui donnent du « Cher Vieux Maître » ou du « Bon Ours » en rougissant un peu au bout de leur plume. Elle reçoit beaucoup, régale ses invités de musique, de potages et de pâtés fins, consigne ses recettes pour la postérité. Elle veille à tout : les lessives, les essayages, les semailles et les moissons, la chasse, l'épépinage des groseilles, la bonne marche du village, puis, tout à coup, s'éclipse pour une escapade à bride abattue à travers champs.

Enfin, surtout, le soir venu, elle ouvre un livre, raconte des histoires, à tous, au coin de la grande cheminée, et remonte en enfance : « Parler politique occupe les hommes en général, écrivait George Sand dans une lettre à Gustave Flaubert, parler toilette dédommage les femmes. Je ne suis ni homme ni femme sous ces rapports-là ; je suis enfant. »

Allure

« Son pas rapide rappelle la précipitation avec laquelle elle parle. Mélanie donne à ceux qui l'accompagnent le sentiment de l'urgence. Elle les entraîne, elle les presse, elle leur fait confiance » écrit Marie du personnage de *Dragons* qui lui ressemble le plus. Mais encore : « On n'écoute pas Mélanie si attentivement quand elle parle. Elle parle trop. Elle accapare les conversations, ne cesse de dissenter, elle éprouve publiquement la valeur des anecdotes qu'elle utilisera, plus tard, pour meubler une conférence ou un article. »

Drôle d'autocritique... « Elle a une parole extrêmement efficace, diagnostique Geneviève Brisac. J'ai assisté à de nombreux débats avec elle, et c'est peut-être cette crainte de ne pas être entendue qui fait qu'elle va droit au but, c'est une très bonne polémiste. »

C'est aussi qu'il y a la manière. Le ton. Le grain de la voix : « Marie, elle a une voix de jeune adolescent et de femme entière, un peu masculine dans la rythmique, pleine d'énergie, d'impatience, d'humour, de bonté, une voix un peu androgyne, et c'est comme si tout le temps elle s'arrêtait avant de dire ce qu'elle a à dire, faut juste

qu'on entende le silence. Sa voix, c'est le contraire d'une voix évanescence » détaille très justement Ariane Ascaride, qui ne la connaît pas depuis longtemps mais a beaucoup parlé avec elle ces derniers mois, et soudain tout s'éclaire. La voix de Marie, ce serait un peu comme son sac : on est prié de réclamer à l'intérieur la féminité qu'on ne trouve pas en vitrine.

L'un de ses derniers livres, *Le Sac à main*, est en effet l'autoportrait d'une femme à travers les objets qui peuplent son sac : un bâton de rouge à lèvres, un tampon hygiénique, un petit peigne en écaille, un paquet de mouchoirs en papier, de l'argent en vrac, une place de cinéma, un chocolat emballé, un agenda, un carnet, un livre, un trousseau de clés...

Dans l'inventaire du *Sac à main*, il y a beaucoup de vrai, mais pas le contenant. Marie n'a pas de sac à main. Toujours une besace souple ou bien un sac à dos. Talons plats, peu de jupes. Sa tenue préférée, c'est un jean, un pull camionneur. Sa seconde peau. Avec des cheveux en bataille par-dessus. Presque pas de maquillage. Pas de fard (même étymologie que fardeau – *nota bene* dans les vanity-cases). C'est dans les mots, dans les regards, dans les sourires qu'elle met le poids qu'elle veut donner à son apparence. Cette femme sans apprêts, sa féminité la plus enjouée, la plus libérée, la plus sûre, c'est dans ses propos qu'elle l'exprime. Comme un garçon, elle porte un blouson. Mais elle raffole des parfums. Elle les aime sur elle, les repère sur les autres, adore les essayer, en est curieuse, soucieuse, comme d'une idée ou d'une amitié. Quand son amie Anouschka, qui travaille au magazine *Votre Beauté*, lui commande un article sur les parfums,

elle est aux anges de recevoir en guise d'outil de travail un carton plein de flacons. Pour les contempler, les humer, et pouvoir en faire des cadeaux. L'un de ses favoris s'appelle *À la nuit*, de Serge Lutens, artisan-parfumeur au Palais-Royal, à Paris. « Tout est parfait chez lui. Il est de Lille » – tout s'explique.

Bébé

Au dernier Salon du livre de Beyrouth, une jeune femme s'est précipitée sur Marie pour la féliciter pour son roman *Le Bébé*. Elle se trompait de trois syllabes, le livre a été écrit par Marie Darrieussecq. La confusion a mortifié la lectrice. Pas Marie.

Le bébé, elle ne l'a pas écrit, elle l'a inspiré.

Sa grand-mère Marie-Louise Nappée, originaire du Val-d'Ajol dans les Vosges, est venue dans le Nord pour épouser, par l'entregent de bonnes sœurs, Alphonse Desplechin.

Marie-Louise est une âme forte, au caractère « déterminé, travailleur, fier et loyal ». Elle a été infirmière, puis directrice d'école d'infirmières. Le jour, tirée à quatre épingles, elle tient son intérieur avec un sens rassurant de l'ordre bourgeois, dans des odeurs de linge bien plié, d'encaustique, de tarte aux pommes et de poêle à charbon. La nuit, elle écrit et corrige le manuscrit de ce qui va devenir le premier manuel de puériculture publié en France. Les manuels, c'est son œuvre. Plusieurs générations d'infirmières, en France et dans le monde, ont été formées par les « Nappée ».

Cette année 1959, ses travaux coïncident avec la naissance de Marie.

« J'ai été LE bébé du livre, SON bébé », dit celle-ci, pas peu fière d'avoir servi d'objet d'étude, de modèle et d'exemple à cette grand-mère adorée.

Rire

Les témoignages sont plutôt concordants : « C'est la personne au monde avec laquelle j'ai piqué les plus terribles fous rires... C'est avec elle que j'ai le plus ri... Avec elle, je ris de trucs qui ne font rire personne, j'adore... Elle est comme moi, on est dingues, on est folles, ça déstabilise les gens... Elle rit de mes blagues, elle est bon public, ça marche à tous les coups... Elle rit aux éclats en tapant dans ses mains, ça fait un bien fou... »

Elle a tout le temps perdu quelque chose, sa carte bleue, ses clés, ses billets de train, elle jette son portable, elle se fait voler son vélo, en rachète un avec un antivol et paume les clés de l'antivol, une autre paniquerait ou en ferait tout un drame, elle, ça la fait rire, raconte Elina, ça la conforte dans son idée que les choses sont périssables.

« Un jour, en vacances, on avait la flemme de sortir les poubelles à deux cents mètres de la maison. On a installé le tas de sacs-poubelle en le mettant en scène comme un autel dédié à la Science et à Joseph Pasteur, en disant qu'on cultivait des bactéries pour aider la recherche », se souvient Raphaëlle.

« Elle était morte de rire quand je lui ai dit que j'avais vu sa photo en une de *Métro* à la boulangerie, que c'était horrible pour moi, sa fille, et que j'avais retourné le journal aussi sec », constate Lucie.

Une autre mère écrivain se lamenterait que ses enfants ne lisent pas, elle, elle éclate de rire : « Le dernier truc que Lucie a lu, c'est le spécial cheveux de *Elle* ! »

« Tout est source de rigolade, confirme Lydie. Elle raf-fole de mon idée d'inviter un jour tous les grands patrons de la médecine française chez Lipp pour un déjeuner de travail et de leur faire servir les plateaux des urgences de la Salpêtrière avec un bout de jambon immonde, une soupe imbuvable et deux patates sans goût. »

Même Dieu, elle pense qu'il est, avant tout, Humour : « Le sommeil se posait sur mes paupières et je m'endormais en rêvant à l'insouciance de Dieu, ses régiments de lis, ses divisions d'oiseaux, Marthe qui trime et Marie qui bulle. Prier me plaisait, le monde est plus drôle avec Dieu que sans lui » note Marie à la fin de *Sans moi*. Et, pour réconcilier ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas, « cathos confits » et « super-gauchistes » au sein de sa propre famille comme sur toute la surface de la terre, elle trouve une merveilleuse pirouette en faisant appeler la sulpicienne Sainte Rita par Séraphine, née de parents communards mais sauvée par un brave curé qui lui a appris à lire, Camarade Sainte Rita...

« Tiens, je viens d'entendre une émission à la radio, glisse Marie dans une de nos conversations télépho-

niques. Il y a une nouvelle théorie scientifique sur le propre de l'homme, eh bien figure-toi que le propre de l'homme, c'est pas du tout le rire, c'est la course d'endurance ! »

Et de ricaner.

De toute façon, dans son cas, rire et course d'endurance, c'est du pareil au même.

Rencontres

Tous les chapitres de cette brochure pourraient s'intituler « rencontres ». Les livres de Marie ne parlent que de ça. Des rencontres et de leurs bienfaits, qu'elles soient amicales, amoureuses, filiales, professionnelles, spirituelles, étonnantes, inopinées, décisives. Et drôles.

Aux purs, tout est pur, disait saint Jean. Il faut croire qu'aux romanciers, tout est romanesque. Car il suffit que Marie s'évade quelques jours à Marseille, où elle ne connaît personne, pour tenter d'écrire, sans succès, le scénario tiré de *Sans moi* enfermée dans sa chambre d'hôtel et descende avec un livre pour qu'elle tombe, chez le limonadier – comme elle dit –, sur Wladys Znorko, un garçon de son lycée perdu de vue depuis plus de vingt ans, qui lui déclare de but en blanc : « Tu tombes bien ! J'avais des trucs à te dire. » « Il se trouve que juste avant, note Marie, je venais d'écrire un bouquin dans lequel un personnage s'appelait Wladys... » Une autre fois, partie à Valence rencontrer des lecteurs de *Verte*, elle voit débouler une fille rigolote, avec des tresses : c'est Khadra, postière, footballeuse et entraîneuse d'une équipe de foot féminine, qui l'invite à manger des crêpes et à boire

du café à la cannelle dans sa famille. Rien d'étonnant à cela ? Certes, hormis que Khadra, en arabe, ça veut dire... « verte ».

« Marie va ouvrir beaucoup de portes dans sa vie » prédit son amie Marie-Ange. Elle transforme les rendez-vous les plus banals en histoires véritables.

Une toute jeune femme, standardiste à *Libé*, rencontrée grâce à Marie-Ange et embauchée pour s'occuper des enfants alors petits peut devenir l'inspiratrice et la dédicataire d'un best-seller, *Sans moi*. Aujourd'hui Elina Dumont déborde d'envies : écrire un spectacle comique, faire du théâtre, révolutionner le travail social, se lancer dans la politique... Elle passe ses Noël avec Marie, fait partie de la famille, et se souvient en rigolant de cette époque de cohabitation où elle a découvert que la vie pouvait être harmonieuse et structurée. Le livre ? « C'était le dernier des cadets de mes soucis ! Si ça pouvait lui faire gagner de l'argent, pourquoi pas ? Je n'avais jamais vu quelqu'un travailler autant. » « Je voulais que tout soit net entre nous, dit Marie. Nous en avons parlé avant. À la fin, je l'ai enfermée dans la cuisine pour qu'elle lise et me dise ce qu'elle voulait que j'enlève. Je ne sais pas ce qu'elle a foutu dans cette cuisine pendant trois heures, toujours est-il que le roman, elle l'a lu cinq ans après... »

Une lectrice prend la plume pour dire à Marie combien *Sans moi*, lu en édition de poche six ans après la sortie, l'a touchée. Et voilà que, d'entrevue au café en dîner en famille, Emmanuelle Caussé devient la préceptrice des enfants devenus grands (« C'est grâce à elle que j'ai eu mon bac ! » affirme Lucie) puis voisine de palier pro-

visoire, et enfin témoin de mariage et complice de projet d'écriture de livre de cuisine. Étudiante en lettres modernes, elle donne des cours au cinéaste tchèque Petr Václav, rencontré grâce à Marie, qui parle français mais rêve de maîtriser l'imparfait du subjonctif, comme seuls savent le faire les étrangers.

Une famille rencontrée dans un VVF des Pyrénées pour les besoins d'un texte de commande inspire à Marie non seulement la nouvelle en question, mais le désir de passer d'autres vacances ensemble, pour le plaisir de faire du vélo, d'aller à la plage et de préparer des déjeuners de soleil dans une maison prêtée par son amie Fabienne, à l'île de Ré. « Chose rare chez moi, dit aujourd'hui Karima Safouane, j'ai eu entièrement confiance en Marie tout de suite, et je me suis mise à lui parler. C'est magie chez elle. C'est quelque chose qu'elle dégage. » Ses enfants, Pierre et Jennifer, prennent quelquefois le train tout seuls pour passer un week-end à Paris et découvrir ses splendeurs sur la moto de François. À quarante-cinq ans, Karima vient de réaliser son rêve d'enfance : faire de la musique. Elle apprend le solfège et le piano, et envisage à présent de passer son permis bateau...

Le point commun entre tous ces humains ? Ce sont des originaux, des audacieux à qui la fortune n'a pas forcément souri, mais qui se sont dit un jour : « Je m'en sortirai. » Des fortes têtes qui prennent leur vie à bras-le-corps et préfèrent l'empathie à la compétition. « Si un jour je devenais mère, confie Elina, je voudrais être une mère comme Marie. Les enfants, elle les voit comme des personnes à part entière, qui ont des

choses à dire et qui savent penser. Elle les écoute. Elle les considère. »

La fée de sa source virevolte au-dessus de la tête de *Joseph* dans son Monde.

Les bulles de souvenirs sorties du *Sac à dos d'Alphonse* flottent autour du visage ébahi d'Henri.

Tout contre Marie, partout où elle va, c'est un pan de Nord, un fragment de XIX^e, une page de surréalisme appliqué qu'elle emporte, un rêve d'espace-temps où les hommes fraternisent, où les inconnus font connaissance, où les rencontres entre gens de bonne volonté provoquent des révolutions de velours, où les pauvres sont fiers et les riches pas trop, bref où tout semble possible, à condition de vouloir aller de l'avant et s'amuser un peu...

Action

« Elle s'efforçait de rendre le présent le plus présent possible, refusant d'aimer le lendemain ce qui pouvait l'être le jour même. » (*Dragons*)

Marie a beau s'accuser plus souvent qu'à son tour de paresse et de velléité, elle a peut-être l'extrême politesse de déguiser en nonchalance sa ferveur de vivre et les doutes qui lui font cortège, n'empêche : on ne procrastine pas avec l'amour. Elle aime l'action, elle a besoin d'efficacité, et c'est ce qui explique à la fois l'incroyable variété de ses types de textes et de ses registres d'écriture, et le fait qu'à chaque travail ou presque elle prévoit une suite. Il y aura une suite à *Verte* (réclamée expressément sur papier Diddl par une jeune personne résidant aux États-Unis), une au *Monde de Joseph* (« Maintenant il faut que je parle d'Elvina, de la mort du maître » déclarait-elle dès la sortie de *Joseph* dans un entretien à la revue *Livres au Trésor*), et une à *Séraphine*. Il y aura un autre *Sac à main*, un autre livre avec Lydie Violet et un autre hommage au Nord.

Elle aime les surprises, pour elle, pour ses lecteurs, et pour les autres. Quand elle fait référence, devant des

amis, à un livre qu'ils ne connaissent pas, de Dorothy Parker ou Etty Hillesum, c'est pour se réjouir : « Quelle chance vous avez ! Vous allez découvrir une merveille ! »

Elle aime les nouveautés, les expériences, les demandes : écrire son premier scénario avec Ariane Ascaride, d'abord entrée dans sa vie comme maman de lectrices à une signature au Salon de Montreuil, le voyage initiatique d'une femme de cinquante ans sur les traces de son père disparu en Arménie, et se rendre sur les lieux du tournage du film de Robert Guédiguian à l'été 2005.

Rédiger les dialogues du prochain film de Petr Vaclav, une comédie.

Se consoler du prochain départ de Louis et Lucie en prévoyant, à glisser dans leur valise de jeunes gens indépendants, un livre de recettes de cuisine.

Participer à divers jurys de films, de romans, de nouvelles, voire de lettres d'amour.

Et enfin, s'il lui reste du temps, et il lui restera du temps, répondre oui, toujours oui, trois fois oui à des propositions qu'elle n'imagine même pas encore...

BIBLIOGRAPHIE

À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Dans la collection *Mouche*

- Le sac à dos d'Alphonse*, illustré par Pic, 1993
Le coup du kiwi, illustré par Catharina Valckx, 2000
Ma collection d'amours, illustré par Catharina Valckx, 2002
Entre l'elfe et la fée, illustré par Philippe Dumas, 2004
Le dur métier de loup (recueil de nouvelles collectif), 2011

Dans la collection *Neuf*

- Rude samedi pour Angèle*, 1994 (épuisé)
Et Dieu dans tout ça?, 1994
Une vague d'amour sur un lac d'amitié, 1995
Tu seras un homme, mon neveu, 1995
Verte, 1996
La prédiction de Nadia, 1997
Le monde de Joseph, 2000
Élie et Sam, 2004
Pome, 2007
Babyfaces, 2010
Mauve, 2014

Dans la collection *Médium*

J'envie ceux qui sont dans ton cœur, 1997

Satin grenadine, 2004

Séraphine, 2005

Les yeux d'or, 2007

Juke-box, 2007

Journal d'Aurore (Le) - Tome 1 - Jamais contente, 2006

Journal d'Aurore (Le) - Tome 2 - Toujours fâchée, 2007

Journal d'Aurore (Le) - Tome 3 - Rien ne va plus, 2009

Le journal d'Aurore, l'intégrale, 2011

Dans la collection *Chut !*

Verte, lu par Sylvie Ballul et Anne Montaron

Babyfaces, lu par Frédéric Chevaux

Dans la collection *théâtre*

Le vraie fille du volcan, 2004

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Bayard

Dis-moi tout !, 1998

Copie Double, 2000

Les confidences d'Ottília, 2001

Petit boulot d'été, 2006

Ma vie d'artiste, 2012

Éditions de l'Olivier

Trop sensibles, 1995

Sans moi, 1998

Dragons, 2003

National Geographic

Traversée du Nord, 2000

Estuaires

Le sac à main, 2004

La photo, 2005

Bibliothèque municipale – Ville de Bobigny

Beaucoup plus que l'amour (récits), 2004

Page à page

Un pas de plus, 2005

Le Seuil
La Vie sauve, 2005

Actes Sud Junior
Le Roi Penché, 2009

Actes Sud
Bobigny Centre ville,
avec Denis Darzacq, 2006

Éditions Nicolas Chaudun
L'Album vert, 2006

Gallimard Jeunesse
La belle Adèle, 2010
Le bon Antoine, 2013

Éditions Thierry Magnier
Saltimbanques,
avec Emmanuelle Houdart, 2011
L'argent, 2013

Odile Jacob
La Classe,
avec un tas de gens, 2011

Éditions Courtes et Longues
Mon petit théâtre de Peau d'Âne,
avec Jean-Michel Othoniel, 2011

Pour en savoir encore plus :
www.ecoledesloisirs.fr

